La procession se met en marche : chars allégoriques, mascarade de bicyclistes, cavalcades, etc.

C'est le pique-nique maintenant. Après avoir fait le tour des rues, on arrive au bois pour le dîner. Là ont lieu divers amusements, discours. Un graphophone mêle sa voix nasillarde aux sons puissants de la fanfare, et chante sans cesse : *C'est la belle Françoise, En roulant ma boule.* Il fatigue l'oreille sans se fatiguer lui-même.

Des amoureux se promènent, quelques-uns se tenant par la main ; ils ne se parlent pas, se contentant de se regarder et de sourire ; d'autres, nonchalamment assis sur des roches, se font de vives déclarations. Entre autres, un jeune couple vient de s'asseoir. Le silence règne un instant. Soudain, la jeune fille donne un violent soufflet à son ami sur le front. Celui-ci reste abasourdi, mais elle, sans plus de façon :

—C'est un maringouin que j'ai tué.

Drôle de manière de se faire l'amour, n'est-ce pas ?

A six heures, on se remet en marche pour revenir au village, où aura lieu le feu d'artifice, mais c'est pour neuf heures ; d'ici là, que ferions-nous ? Les hôtels sont bondés d'individus de toutes sortes ; nous avons soupé au bois. Pour nous rafraîchir, nous entrons chez une vendeuse de bonbons, et après avoir fait une petite emplette, nous demandons à la bonne vieille qui nous a servis si elle aurait l'obligeance de nous donner un peu d'eau pour nous laver. Elle s'empresse d'accéder à notre désir, s'approche du poêle qui chauffe comme en hiver et, plongeant un gobelet dans la bouilloire, pour le vider ensuite dans un bassin de zinc, elle appelle :

—Marie apporte donc du savon à ces dames.

Et voilà Marie qui arrive avec un morceau de savon du pays, qu'il fallut prendre à deux mains tant il pesait. Qu'on juge un peu de notre situation. Nous avons voulu nous rafraichir ai-je dit. Alors pendant qu'une de nous fait mine de se tremper le bout des doigts dans l'eau chaude, la bonne vieille s'informe.

—D'ousque vous d'venez donc, êtes-vous de loin ?

Nous lui répondons tant bien que mal, dissimulant avec peine notre envie de rire.

Tout de même, il fallait aller ailleurs. Après avoir marché quelque peu, nous arrivons à une jolie maisonnette où, pour goûter la fraîcheur, nous nous asseyons sur la galerie, car j'avoue que nous étions fatigués. Nous voilà à causer, mais ce sont de braves gens ceux-là. Ils parlent de l'événement du jour. Une des femmes nous demande :

—Avez-vous vu ce diable, habillé en plumes, parmi les bicyclistes ? Je n'ai jamais vu rien de si laid, ça n'avait pas l'air du monde, et noir comme un vrai nègre.

Sur ce, mon frère, qui nous accompagne, rit à cœur ouvert, et lui dit que le "diable noir" c'était lui.

Notre hôtesse ne peut en croire ses yeux (car mon frère est blond). Elle s'excuse et se hâte de parler d'autres choses.

Nous lui racontons notre aventure d'eau chaude ; elle rit avec nous. Mais nous ne savions pas le nom de notre bonne vieille, quand sur nos indications, la femme s'écrie :

—Tiens c'est chez ma tante !

A notre tour, nous voilà dans le piège. Nous changeons la tournure de notre phrase. en disant qu'il nous a été donné une serviette bien blanche, enfin en excusant de notre mieux notre petite médisance plutôt moqueuse que méchante.

Enfin, l'heure attendue est arrivée. Un ami de mon frère nous offre des sièges sur sa galerie. De là nous pouvons observer les effets du feu d'artifice qui a lieu en face, tout en écoutant les propos qu'on échange sur le trottoir !

—Oh ! le soleil qui se bat avec la lune.

—Tiens une comète.

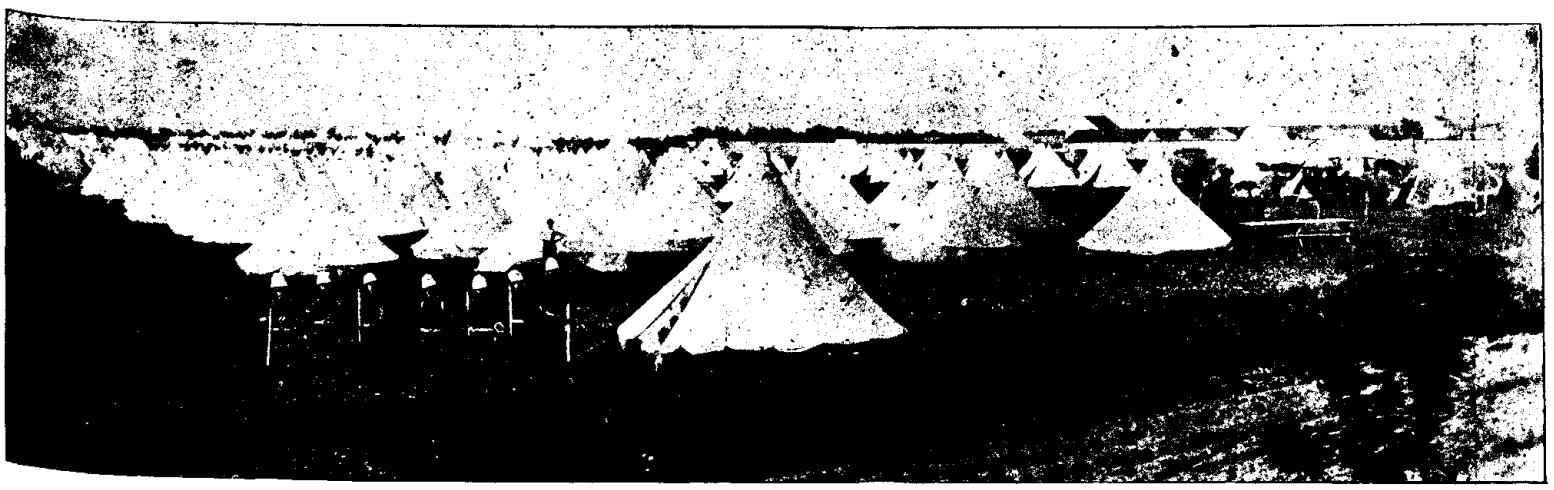
—Oh ! le beau ballon, c'est-y beau un peu.

Et le graphophone murmure son éternelle chanson : *C'est la belle Françoise.*

A onze heures, chacun reprend le chemin de son foyer, tout en songeant aux péripéties de la journée, qui n'a pas été sans importance pour nous et dont nous garderons un doux et touchant souvenir.

PRINTEMPS D'AMOUR.

Le suicide est une mort furtive et honteuse ; c'est un vol fait à Dieu et au genre humain.—J.-J. ROUSSEAU.



VUE DU CAMP MILITAIRE AUX TROIS-RIVIERES

Photo Pisonnault

CHOSES VUES

A M. Edmond de Nevers.

C'était le jour de la Saint-Jean-Baptiste.

***

Né dans un petit village de la Nouvelle-Angleterre, fils d'un père canadien-français et d'une mère irlandaise,—qu'il avait eu la douleur de perdre, dès sa tendre jeunesse,—celui dont nous parlons avait grandi affublé d'un nom anglais.

Son éducation fut toute anglaise : l'école du village d'abord, puis le High School, et, enfin, quelques années passées dans un collège dirigé par des religieux d'origine irlandaise.

***

A quelle époque se produisit le réveil, la résurrection ?...

Lorsque nous fîmes sa connaissance, il venait d'atteindre sa majorité. Mais déjà il avait repris le nom de ses ancêtres français, ce nom que son père avait laissé travestir en un moment...: " De mortuis nihil nisi bonum !..

Jamais son pied n'avait foulé le sol de la Nouvelle-France. Pourtant, avec ce " quelque chose " éclos au fond du cœur, il lui était revenu à l'esprit les récits de sa grand'mère,—que seule la mort avait épargnée à son adolescence,—récits qui avaient tous pour sujet le hameau obscur, enfoui là-bas, là-bas, où l'aïeule avait vu le jour.

Aussi, chaque fois, maintenant, qu'il mettait la main sur une feuille qui donnait des nouvelles " du pays," son premier mouvement était de voir s'il y avait du neuf à B... Et quel bonheur quand le journal rapportait sous la rubrique de B... même l'incident le plus insignifiant !

***

C'était le jour de la Saint-Jean-Baptiste.

Soudain, nous vîmes venir à nous le régénéré, tout gaillard maintenant de ses vingt-cinq ans.

L'ami avait la figure doucement joyeuse de ceux qui se souviennent.

Et sur sa poitrine, là, au-dessus du cœur, bien en vue, allez ! s'étalait... une superbe feuille d'érable !

***

Et nous avons foi.

J.-A. FAVREAU.

PETITE POSTE

Fernando.—Votre envoi nous est parvenu bien trop tard pour le numéro du 7 juillet ; et puis, nous n'acceptons aucune contribution non accompagnée d'un nom responsable.

A TABLE D'HOTE

J'aime assez le repas du soir à table d'hôte ;
On voit souvent de jolis yeux,
Et, tout en dévorant, on est là, côte à côte,
Contact qui n'a rien d'ennuyeux.

Ce soir, j'étais auprès d'une blonde divine,
Et sans perdre un seul coup de dents
Je causais au vieillard, pendant qu'à ma voisine
Je lançais des coups d'œil ardents.

Au dessert, j'ai senti sur mon pied quelque chose ;
Ce... quelque chose si brûlant
Appartient sans nul doute au gentil démon rose
Dont l'œil rayonne étincelant.

Sous la table, on me fait une tendre demande
Dans le langage de l'amour ;
Sans avoir l'air de rien, en cassant une amande
J'y réponds ; Je presse à mon tour.

Le petit pied n'a pas bougé, c'est délectable
Mon pauvre cœur est échauffé :
Et nous nous regardons, en nous levant de table
Pour aller prendre le café.—

Et le vieillard, avec un air de raillerie,
Me dit, quand nous sommes dehors ;
N'appuyez plus si fort, désormais, je vous prie,
Mon cher ami, car j'ai des cors !—

GEORGES MOUSSAT.